



HAL
open science

La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre

Colas Duflo

► **To cite this version:**

Colas Duflo. La zoologie botanique de Bernardin de Saint-Pierre. Dix-Huitième Siècle, 2010, 42, 10.3917/dhs.042.0385 . hal-03958302

HAL Id: hal-03958302

<https://hal.science/hal-03958302v1>

Submitted on 26 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA ZOOLOGIE BOTANIQUE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

[Colas Duflo](#)

Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle | « [Dix-huitième siècle](#) »

2010/1 n° 42 | pages 385 à 396

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707165398

DOI 10.3917/dhs.042.0385

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2010-1-page-385.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle.

© Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA ZOOLOGIE BOTANIQUE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfèvrerie des hommes n'ont pas encore imités. (EN I, 55¹)

Parfois, dans les *Études de la nature*, Bernardin de Saint-Pierre nous recommande ainsi de nous placer imaginativement du point de vue de l'animal, d'adopter la perspective du plus petit insecte, d'envisager la mousse du point de vue du puceron. Changer de vision du monde, ici, c'est inséparablement trouver de nouveaux motifs de jouissance esthétique et mieux comprendre la nature, le plaisir esthétique étant d'ailleurs en lui-même une forme de compréhension de la bienfaisance de la providence dans la création. Cette bienfaisance, nous verrons qu'elle s'exerce de façon privilégiée sur les animaux. Il faut d'abord se libérer des préjugés mécanistes du siècle et se défaire des méthodes de la science moderne, qui nous aveuglent sur l'animal en l'isolant de la nature dans laquelle il vit. Saint-Pierre propose au contraire une pensée de la relation, qui situe l'animal dans l'ordre général et providentiel d'une nature

1. Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, éd. C. Dufflo, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Lire le Dix-huitième Siècle », 2007. Toutes nos références aux *Études de la nature* (EN) seront données dans cette édition. Nous indiquons d'abord le numéro de l'Étude en romain, puis la page.

où tout est lié et qui étudie chacun d'entre eux en relation à son milieu, et particulièrement dans ses rapports à la plante qu'il privilégie. La finalité harmonieuse de la nature apparaît alors dans chacune de ses parties. Mais, si les bienfaits de la nature s'adressent à toutes ses créations jusqu'au plus petit des oiseaux, son harmonie finalisée est d'abord destinée à l'homme, seul animal à avoir conscience de la divinité, par là plus parfait que les autres animaux et fait pour les dominer.

L'animal de la science des modernes est un animal mort, disséqué par les savants puis empaillé dans les cabinets d'histoire naturelle, qui ne sont que le « tombeau » de la nature (EN I, 64). Là, les plus beaux animaux, raides et immobiles dans la fixité de la mort, présentent un spectacle affligeant, alors que, dans la nature, à leur place, même les animaux les plus laids comme les crabes ou les singes peuvent par leur manège et leur activité nous amuser et nous intéresser. Saint-Pierre a souvent critiqué l'erreur de méthode fondamentale de la science moderne, qui privilégie l'analyse au détriment de la synthèse, qui isole, sépare, divise et s'efforce, selon les préceptes cartésiens, de décomposer chaque chose complexe en ses éléments constitutifs les plus simples. Appliquée à la biologie, cette méthode analytique conduit à passer à côté de l'essentiel, à savoir la vie même, et elle trouve son expression privilégiée dans le mécanisme, qui consiste à réduire le vivant au non-vivant, au mépris de l'évidence la plus immédiate. Saint-Pierre raconte s'être étonné, auprès de Rousseau, de ce que des philosophes, des hommes de génie, aient pu parler des animaux comme de simples machines mues par des instincts aveugles et dépourvues de passion, de volonté et de sensibilité. Rousseau lui aurait répondu que « quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir » (EN I, 60).

Malebranche, qui nie la sensibilité des animaux, est l'exemple qui revient le plus souvent chez Saint-Pierre pour montrer l'aveuglement auquel peut conduire l'esprit de système. Si les insectes et les poissons sont insensibles à la douleur, les animaux qui ont du sang manifestent au contraire, par les mêmes signes que nous, qu'ils éprouvent la même chose que nous (EN VI, 69). Au reste, c'est bien parce qu'ils sont davantage vivants que les animaux nous intéressent plus que les végétaux, ce que Saint-Pierre dit dans des

termes assez aristotéliens, « parce qu'ils ont en eux-mêmes le principe du mouvement » (EN X, 278).

Cet aveuglement des savants à l'égard de l'évidence sensible de la vie animale n'a pas seulement des conséquences théoriques. Il se traduit aussi par des pratiques scientifiques cruelles à l'égard des animaux qui d'une part sont erronées du point de vue méthodologique parce qu'en forçant la nature elles passent à côté de sa vérité, et d'autre part sont nuisibles à l'âme même de ceux qui les mettent en œuvre avec un tel mépris de la vie :

Les expériences cruelles que l'on fait chaque jour sur les bêtes, pour découvrir ces correspondances secrètes de la nature, ne font qu'y jeter de plus grands voiles ; car leurs muscles contractés par la frayeur et la douleur, dérangent le cours des esprits animaux, accélèrent la vitesse du sang, font entrer les nerfs en convulsion, et sont bien plus propres à déranger l'économie animale qu'à la développer. Ces moyens barbares de notre physique moderne ont une influence encore plus funeste sur le moral de ceux qui les emploient ; car ils leur inspirent, avec de fausses lumières, le plus atroce des vices, qui est la cruauté. (EN X, 286-287)

À cette science cruelle qui manque la nature en la découpant et qui croit mieux la connaître en la détruisant, Saint-Pierre oppose une bonne science des relations qui étudie le lien de l'animal à son milieu, qui s'intéresse aux aliments privilégiés de chacun, à son habitat, à ses échanges avec les plantes qui le nourrissent et qu'il resème ou avec les autres espèces. Pour connaître le naturel des animaux, alors que « notre physique moderne [...] les écorche vifs, les empoisonne ou les étouffe » (EN XI, 426), on s'occupera de leurs plaisirs et de leurs appétits, dans des expériences instructives et amusantes qui s'efforcent d'aller dans le sens de la nature et non de s'y opposer.

Cette science nouvelle que Saint-Pierre nous propose prend la forme privilégiée de ce qu'il appelle une « zoologie botanique » (EN I, 72), c'est-à-dire de l'étude du lien entre la plante et l'animal. Elle étudie chaque animal dans son lieu naturel et considère la convenue particulière entre chaque espèce et la plante privilégiée qui souvent l'abrite et le nourrit. Vie végétale et vie animale sont liées. Les paysans le savent, qui emmènent paître leur troupeau à l'endroit le plus propice ; les savants l'ignorent, qui ne voient l'animal que sur leur table de dissection. À la science de l'analyse, qui isole et sépare, il faut opposer une pensée de la relation. La zoologie

botanique, qui fait ressortir les harmonies reflétées d'une plante sur son animal et inversement, sera inséparablement utile et agréable : elle répondra à nos besoins, en comprenant notamment comment on peut acclimater à nos contrées tel ou tel animal utile, comme le renne ou le lama, en transplantant avec eux le végétal qui leur est propre, et elle nous procurera des satisfactions esthétiques, car toute perception de convenance nous réjouit et c'est précisément l'objet de cette science nouvelle que de les mettre en valeur.

Penser l'animal dans ses relations à son milieu naturel suppose une nouvelle interprétation de l'idée d'ordre de la nature. Notre paresse et les limites de notre raison nous poussent à croire que l'ordre est dans la symétrie, les lignes droites et la soumission aux lois mathématiques. Mais l'ordre de la nature est tout autre, c'est celui de la vie et de la convenance : elle n'élève pas de rochers symétriques, mais elle y creuse des anfractuosités pour y loger les animaux et y fait pousser des végétaux pour les nourrir ; elle ne fait pas couler de canaux en ligne droite mais fait serpenter les fleuves vers des baies qui offrent des refuges aux poissons et aux oiseaux (EN IV, 111). Elle loge des animaux partout et met chacun d'entre eux dans le milieu qui lui convient le mieux. Les causes mécaniques seules ne permettent pas de comprendre la répartition des végétaux sur le globe, ni les diverses variétés de leurs végétations, stimulées ici par la chaleur, ailleurs par le froid, persistantes ou saisonnières, etc. Mais là où nulle constante mécanique universelle n'apparaît ressort l'universelle constance de la providence :

Elle a mis au midi des arbres toujours verts, et leur a donné un large feuillage pour abriter les animaux de la chaleur. Elle y est encore venue au secours des animaux en les couvrant de robes à poils ras, afin de les vêtir à la légère ; et elle a tapissé la terre qu'ils habitent, de fougères et de lianes vertes, afin de les tenir fraîchement. Elle n'a pas oublié les besoins des animaux du nord : elle a donné à ceux-ci pour toits, les sapins toujours verts, dont les pyramides hautes et touffues écartent les neiges de leurs pieds, et dont les branches sont si garnies de longues mousses grises, qu'à peine on en aperçoit le tronc ; pour litières, les mousses même de la terre, qui y ont en plusieurs endroits plus d'un pied d'épaisseur, et les feuilles molles et sèches de beaucoup d'arbres, qui tombent précisément à l'entrée de la mauvaise saison ; enfin pour provisions, les fruits de ces mêmes arbres qui sont alors en pleine maturité. Elle y ajoute çà et là les grappes rouges des sorbiers, qui, brillant au loin sur la blancheur des neiges, invitent les oiseaux à recourir à ces asiles ; en sorte que les perdrix, les coqs de bruyère, les oiseaux de neige, les lièvres, les écureuils trouvent souvent à

l'abri du même sapin, de quoi se loger, se nourrir et se tenir fort chaudement. (EN V, 157)

Dès lors, Saint-Pierre va s'attacher à montrer que les lois de la nature qu'il a dégagées dans l'Étude X s'appliquent aussi aux animaux. Ces lois ne sont pas les lois mécaniques de la science moderne, mais l'énoncé de rapports à l'œuvre dans la nature et que nous percevons : la convenance, l'ordre, l'harmonie des contraires, les consonances, les progressions, les contrastes². Harmonie des contraires, dans l'opposition harmonieuse de l'animal à son milieu (climat froid, fourrure chaude) ; consonance dans la forme du corps de chaque individu constitué de deux moitiés symétriques ; consonance et contraste entre deux animaux de la même espèce mais d'un sexe différent ; proportion entre la durée de vie de certains insectes et celle des végétaux qui les nourrissent... (EN X, 284-287). Tout cela manifeste qu'il n'y a pas de hasard dans la formation des êtres, mais le dessein bienveillant d'une nature providentielle, qui, selon un mot maintes fois répété dans les *Études*, « n'a rien fait en vain » (EN X, 326).

Rien n'est plus exemplaire de l'aspect inséparablement épistémologique, esthétique et moral de la théorie des harmonies proposée par Saint-Pierre que l'attention qu'il porte aux couleurs de la nature, alors que, depuis la réforme cartésienne, la science moderne, y compris la science du vivant, a tendance à les considérer comme accidentelles et négligeables. C'est la loi des contrastes qui prévaut ici : « La nature oppose partout la couleur de l'animal à celle du fond où il vit. » (EN X, 295). Elle vaut aussi bien pour les animaux sauvages, comme les oiseaux, que pour les animaux domestiques : les chiens « sont pour l'ordinaire de deux teintes opposées, l'une claire et l'autre rembrunie afin que quelque part qu'ils soient dans la maison, ils puissent être aperçus sur les meubles, avec la couleur desquels on les confondrait souvent » (EN X, 305). À l'inverse, les animaux particulièrement faibles ou fragiles, sont en consonance avec le décor où ils se tiennent le plus souvent, pour échapper à leurs prédateurs. Le papillon, confondu avec la verdure des plantes dans l'état de chenille, parvient à maturité bariolé de

2. Sur la notion de loi de la nature chez Saint-Pierre, je me permets de renvoyer à l'introduction de l'édition des *Études* ici utilisée, p. 11-12.

couleurs éclatantes qui viennent former des harmonies avec les fleurs qu'il butine et rehausser la beauté du monde. Car c'est bien en vue du spectateur privilégié que nous sommes que la nature déploie ces convenances et ces contrastes : « Toutes ces harmonies sont faites pour l'homme. » (EN X, 299).

Le tableau de la nature est destiné à avoir l'homme pour spectateur. Ainsi les couleurs des animaux, auxquelles, comme on l'a vu, Saint-Pierre accorde une grande attention, sont-elles d'abord destinées au regard humain. Elles sont faites pour procurer une jouissance esthétique : les oiseaux aux coloris les plus agréables sont ceux qui vivent à proximité des habitations. Elles sont aussi inséparablement des signes, un alphabet sensible avec lequel la nature parle à qui sait lire : la robe fauve rayée de brun du tigre et de la guêpe nous avertit de leur méchanceté, comme la gueule couleur de sang de l'ours blanc le détache sur le fond blanc des neiges du nord (EN X, 275).

Il faut donc penser l'animal comme appartenant à un ensemble de relations, et la nature comme un système de compensation. Les petits oiseaux sont protégés des singes grimpeurs par les épineux qui les abritent, l'éléphant a une trompe pour attraper les feuillages auquel son gros cou ne lui permettrait pas d'atteindre, etc. De ce point de vue, l'étude des rapports de l'animal et de la plante doit être privilégiée. Il s'agit de ce que Saint-Pierre nomme, dans l'Étude XI, les « harmonies animales des plantes », négligées par les naturalistes qui ne se sont pas demandé quelle plante convient le mieux à chaque animal. Harmonie des contraires, encore une fois, car les herbes conviennent aux grands quadrupèdes comme les arbres conviennent aux petits oiseaux et aux insectes.

Si au contraire nous examinons les convenances qu'il y a entre les arbres et les oiseaux, nous verrons que les branches des arbres sont facilement embrassées par les pieds à quatre doigts de la plupart des volatiles, que la nature a disposés de façon qu'il y en a trois en avant et un en arrière, afin qu'ils pussent les saisir comme avec des mains. De plus, les oiseaux trouvent dans les divers étages des feuilles, des abris contre la pluie, le soleil et le froid, à quoi contribuent encore les épaisseurs des troncs. Les trous qui se forment sur ceux-ci, et les mousses qui y croissent, leur donnent des logements pour faire leurs nids, et des matelas pour les tapisser. Les semences rondes ou allongées des arbres sont proportionnées à la forme de leurs becs. Ceux qui portent des fruits charnus logent des oiseaux qui ont des becs pointus ou courbés comme des pioches. (EN XI, 399)

Ainsi les plantes nourrissent-elles les animaux, qui en retour en ressemment les graines avec leurs déjections et la fécondité et la durée de la plante sont-elles proportionnées aux besoins des animaux. La nature est constamment bienfaisante pour les animaux, à qui elle offre, selon une métaphore qui revient plusieurs fois, un vaste banquet (EN I, 87) ou une grande table végétale dont chacun profite à la place qui lui est assignée, y compris les poissons qui en reçoivent la desserte avec l'eau des rivières (EN XI, 400). Ce sont ces liaisons qui rendent intelligible l'ordre de la nature, à condition de la penser comme un tout finalisé. Car là où les causes peuvent nous échapper, la fin nous apparaît clairement, pour peu qu'on ait conservé à l'égard de la nature cette sensibilité qui fait qu'on peut être touché de sa bienfaisance à l'égard de toutes les créatures.

D'autres plantes ont des relations d'autant plus touchantes avec les animaux, que les climats et les saisons semblent exercer plus de rigueur envers ceux-ci. Si ces convenances étaient approfondies, elles expliqueraient toutes les variétés de la végétation dans chaque latitude et dans chaque saison. Pourquoi, par exemple, la plupart des arbres du nord perdent-ils leurs feuilles en hiver, et pourquoi ceux du midi les conservent-ils toute l'année? Pourquoi, malgré le froid des hivers du nord, les sapins y restent-ils couverts de verdure? Il est difficile d'en trouver la cause, mais il est aisé d'en reconnaître la fin. Si les bouleaux et les mélèzes du nord laissent tomber leurs feuilles à l'entrée de l'hiver, c'est pour donner des litières aux bêtes des forêts; et si le sapin pyramidal y conserve les siennes, c'est pour leur ménager des abris au milieu des neiges. Cet arbre offre alors aux oiseaux les mousses qui sont suspendues à ses branches, et ses cônes remplis de pignons mûrs. (EN XI, 402)

C'est en considérant la fin qu'on comprend qu'il n'y a pas d'arbitraire dans la nature, que toutes les parties de la plante ont leur sens et leur usage : « il n'y a pas un duvet de plante, un entrelacement de buisson, une cavité, une couleur de feuille, une épine qui n'ait son utilité » (EN XI, 403). Mais pour saisir la nature de cette façon, il ne faut pas examiner la plante desséchée dans les feuillets d'un herbier d'un côté et l'insecte épinglé sous une vitrine de l'autre. Il faut ouvrir sa fenêtre et regarder la vie où elle est. On verra alors la profusion et la richesse infinie de la nature dans la moindre de ses parties. C'est ce que met en scène le tout début des *Études*, dans lequel Saint-Pierre se présente comme ayant entrepris une Histoire générale de la nature et découvrant, par l'observation d'un petit fraisier dans un pot de terre, que l'histoire de la plus petite plante dépasse ses forces, et qu'il doit bientôt renoncer ne serait-ce qu'à

décrire toutes les espèces de mouches qui viennent le visiter (EN I, 55-59). Or les différentes espèces de plantes sont en très grand nombre, beaucoup plus qu'on ne l'imagine car la plupart des pays nous sont très mal connus sous cet aspect, et les espèces animales doivent être plus nombreuses encore. La nature n'ayant rien fait en vain, tout lieu propre à être habité doit avoir ses habitants qui lui conviennent et on peut supposer que quantité d'animaux microscopiques dont nous n'avons pas idée vivent sur les feuilles des plantes ou dans les écorces des arbres. Saint-Pierre pense en effet que chaque espèce végétale étant le point de réunion de plusieurs espèces animales – les insectes qui l'habitent, les autres insectes qui mangent les premiers, les petits oiseaux qui mangent les insectes et les fruits de la plante, etc. – il en résulte que le règne animal est proportionnellement beaucoup plus riche que le règne végétal, qui lui-même était plus riche que le règne minéral : « comme l'animal est d'une nature supérieur au végétal, les espèces du premier sont plus multipliées et plus répandues que celles du second » (EN XI, 401). Selon une analogie que Saint-Pierre affectionne, chaque plante est comme le centre d'un cercle dont les espèces animales qui s'y rapportent sont les rayons. Ainsi chaque animal trouve-t-il en la plante à laquelle il est lié de façon privilégiée son lieu naturel, vers lequel il retourne immanquablement quand le printemps arrive.

C'est à cette époque que chaque espèce d'oiseau se rend à l'espèce de plante qui lui est connue, pour y faire son nid et y nourrir ses petits de la proie animale qu'elle lui présente, au défaut des semences qu'elle n'a pas encore produites. On voit bientôt accourir les oiseaux voyageurs qui viennent en prendre aussi leur part. D'abord l'hirondelle vient en préserver nos maisons en bâtissant son nid à l'entour. Les cailles quittent l'Afrique, et rasant les flots de la Méditerranée, elles se répandent par troupes innombrables dans les vastes prairies de l'Ukraine. Les francolins remontent au nord jusque dans la Laponie. Les canards, les oies sauvages, les cygnes argentés, formant dans les airs de longs triangles, s'avancent jusque dans les îles voisines du pôle. La cigogne, jadis adorée dans l'Égypte qu'elle abandonne, traverse l'Europe, et s'arrête çà et là jusque dans les villes, sur les toits de l'Allemagne hospitalière. Tous ces oiseaux nourrissent leurs petits des insectes et des reptiles que les herbes nouvelles font éclore. C'est alors que les poissons quittent en foule les abîmes septentrionaux de l'océan, attirés aux embouchures des fleuves, par des nuées d'insectes qui sont entraînés dans leurs eaux ou qui éclosent sur leurs rivages. Ils remontent en flotte contre leurs cours, et s'avancent en bondissant jusqu'à leurs sources ; d'autres, comme les nord-capers, se laissent entraîner au courant général de l'océan Atlantique, et apparaissent, comme

des carènes de vaisseaux, sur les côtes du Brésil et sur celles de la Guinée. Les quadrupèdes même entreprennent alors de longs voyages. Les uns vont du midi au nord avec le soleil, d'autres d'orient en occident. Il y en a qui côtoient les âpres chaînes des montagnes; d'autres suivent le cours des fleuves qui n'ont jamais été navigués; de longues colonnes de bœufs pâturent en Amérique le long des bords du Méchassipi, qu'ils font retentir de leurs mugissements. Des escadrons nombreux de chevaux traversent les fleuves et les déserts de la Tartarie; et des brebis sauvages errent en bêlant au milieu de ces vastes solitudes. Ces troupeaux n'ont ni pâtres ni bergers qui les guident dans les déserts au son des chalumeaux; mais le développement des herbes qui leur sont connues, détermine les moments de leurs départs et les termes de leurs courses. C'est alors que chaque animal habite son site naturel et se repose à l'ombre du végétal de ses pères: c'est alors que les chaînes de l'harmonie se resserrent, et que tout étant animé par des consonances ou par des contrastes, les airs, les eaux, les forêts et les rochers semblent avoir des voix, des passions et des murmures. (EN XI, 408-409)

Les animaux témoignent tout particulièrement de l'existence d'une providence et d'une finalité dans la nature. Bien sûr, les matérialistes, dont Saint-Pierre se fait l'écho dans l'Étude III, utilisent aussi des exemples tirés du règne animal pour contester qu'une finalité bienveillante s'exerce sur la création: ils invoquent l'existence de monstres pour assurer que la nature agit au hasard, ils soulignent que certains animaux mêmes, comme le paresseux, sont si difformes qu'il est difficile de croire qu'une nature bienveillante ait présidé à leur naissance, ils présentent la nature comme une continuelle destruction. L'objet des *Études* est aussi de proposer une théodicée naturelle et de répondre à ces objections touchant la providence. L'Étude VI concerne particulièrement celles qui concernent les animaux. L'argument rebattu des monstres ne touche pas Saint-Pierre. Il n'y a pas de monstres, et les anomalies qu'on promène dans les foires, comme les fœtus à deux têtes, sont précisément des êtres que la nature n'a pas laissé se développer. Ceux qui montent en épingle ces avortons, au lieu de souligner la bienveillance générale de la nature, ne le font pas sans arrière-pensée: « Les anciens brûlaient les monstres; les modernes les conservent. Ils ressemblent à ces mauvais enfants qui épient leur mère pour la surprendre en défaut, afin d'en conclure pour eux-mêmes le droit de s'égarer. » (EN VI, 175-176)

Il faut au contraire insister d'abord sur la richesse de la nature, y compris dans les zones glaciales qui semblent les moins propices

au développement de la vie et qui pourtant ont des eaux riches de quantités prodigieuses de harengs et d'une infinité d'autres poissons qui nourrissent les pingouins ou les veaux marins qui y sont aussi en grand nombre. S'il y a de la destruction dans la nature, des animaux carnassiers qui mangent d'autres espèces, c'est pour établir un équilibre, éviter que certaines ne prolifèrent sans limite, éliminer les plus faibles et notamment les plus âgés. Car les animaux, qui n'ont pas d'expérience à transmettre, ne sont pas destinés par la nature, à la différence des hommes, à mourir de vieillesse. Enfin, aucun animal n'est défectueux, pas même le paresseux, dont la lenteur n'est pas une paralysie et dont les cris ne sont pas des manifestations de douleur ; chacun est adapté au mieux à son milieu, y compris les animaux domestiques, qui, étant faits pour les hommes, ont également des particularités qui témoignent de la bienfaisance de la nature à notre égard : la poule pond des œufs trop gros pour elle, la vache produit une surabondance de lait, le porc une surabondance de lard.

Car cette finalité générale est toute anthropocentrée. C'est à l'homme qu'aboutissent toutes les harmonies. Tel est, en dernière instance, au-delà de la bienveillance manifestée dans la création pour tous les êtres chacun à leur niveau, le principe herméneutique majeur à l'œuvre pour l'interprétation de la nature : « Rien n'est si lumineux dans l'étude de la nature que de référer tout ce qui existe à la bonté de Dieu et aux besoins de l'homme. » (EN X, 327)

Car l'homme est fait pour dominer la nature. C'est le plus beau des animaux, et celui dont la stature impose immédiatement l'autorité aux autres. Les animaux faibles, avant d'avoir été poursuivis par les chasseurs, viennent spontanément près de lui, tandis que les plus forts le craignent où l'évitent : l'immense baleine fuit le petit canot du lapon et l'éléphant d'Asie se laisse conduire par un enfant. La figure même de l'homme vaut, pour l'ensemble du règne animal, comme signe de cette supériorité : « la beauté physique de l'homme est si frappante pour les animaux même, que c'est à elle principalement qu'il doit attribuer l'empire qu'il a sur eux par toute la terre : les faibles viennent se réfugier sous sa protection, et les plus forts tremblent à sa vue » (EN X, 311). Aussi l'homme n'a-t-il pas à craindre les animaux : les bêtes féroces s'éloignent de lui. Aucun n'est vraiment dangereux. Quant aux insectes qui pourraient présenter des nuisan-

ces pour les récoltes, ils sont combattus par les oiseaux des bocages, qu'il ne faut pas détruire comme nous le faisons, de même que les souris sont poursuivies par les chats. Et même eux ont leur utilité car, en rendant impossible le stockage indéfini des blés, ils interdisent aux monopoleurs d'affamer la population³.

Mais surtout, la nature a manifesté sa bienveillance particulière envers l'homme en lui soumettant les animaux qui lui sont utiles et en les formant en convenance avec ses besoins. Partout sur le globe, la nature a soumis à l'homme des animaux spécifiques, adaptés au milieu, tels le lama dans les Andes, le renne dans le grand nord ou le chameau dans les déserts : « Tous les territoires lui nourrissent un serviteur » (EN I, 75). C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre des spécificités qui pourraient paraître des anomalies. Ainsi les animaux ont en général un nombre de mamelles proportionné à leur nombre de petits. Mais si les animaux qui n'ont qu'un petit ont en général deux mamelles, la vache a quatre mamelles pour un veau. Et d'un autre côté, la truie qui n'a que douze mamelles a parfois quinze porcelets. « C'est que l'une devait donner à l'homme la surabondance de son lait, et l'autre celle de ses petits. » (EN VI, 175).

La supériorité de l'homme sur les autres animaux se marque extérieurement dans le fait qu'il est le seul animal à se servir du feu et à pratiquer l'agriculture, dont bien d'autres animaux apprécient les bienfaits mais qu'il revient à l'homme seul de maîtriser. Elle se traduit surtout intérieurement par le fait qu'il est le seul à avoir un sentiment religieux. Le sentiment de la divinité est en effet la véritable spécificité humaine. Les philosophes se sont trompés en attribuant à l'homme exclusivement la raison, alors qu'elle est simplement, chez l'homme, plus étendue et prend une portée universelle quand l'animal ne l'utilise qu'en rapport à ses besoins. Tous les animaux, à des degrés divers, partagent une portion d'intelligence et il est aisé de voir que certains sont capables de représentation, d'anticipation, bref, de pensée. Mais l'homme seul est un animal religieux, et c'est ce sentiment de la divinité qui donne à l'homme une intelligence qui l'élève hors de sa sphère et lui fait pressentir un ordre général et bienfaisant de la nature.

3. Dans un passage qui rappelle le discours du Maître dans *Jacques le fataliste*, Saint-Pierre affirme que les moustiques « tirent le mauvais sang » (EN VII, 187).

Car, en dépit de sa supériorité sur les autres animaux, l'homme est, en tant qu'animal, le plus misérable : il est nu, fragile, ne sait rien à la naissance et doit tout apprendre. Ses connaissances mêmes et sa raison universelle témoignent de l'étendue de sa misère, obligé qu'il est de chercher partout les moyens de sa survie, de forger des lois pour parvenir à vivre en société et même, une fois qu'il est en sécurité, d'inventer des moyens de se distraire pour échapper à l'ennui. Les bêtes, qui savent très tôt tout ce qu'elles doivent savoir, ont reçu immédiatement de la nature tout ce qui suffit à leur subsistance et à leur bonheur. Le sentiment de la divinité fait toute l'excellence de l'homme ; sa raison n'est que le témoignage et la conscience de sa misère.

Colas DUFLO
Université de Picardie-Jules Verne